

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. 5.

QUEBEC, 11 MAI, 1844,

No. 20.

Mélanges Littéraires.

LA RANÇON DU PEINTRE.

Quelle roche abrupte, s'écria un jeune homme penché sur un abîme ! C'est dans un lieu pareil que Prométhée a dû être enchaîné ! . . . Il semble que ces profondes cavités aient été faites pour servir d'azile à la force et à la violence, ces deux divinités que le poète Eschyle a célébrées. Si jamais il m'était donné le loisir de me livrer à quelqu'un de ces grands travaux d'artistes, qui sont passés un nom à la postérité, cette montagne serait mon Caucase. J'y ferais descendre un vautour qui rongerait incessamment le foie de ce généreux mortel dont la main audacieuse avait ravi aux dieux la flamme céleste !

Pendant que le jeune homme s'abandonnait à son enthousiasme, un brigand des Abruzzes s'était glissé sur ses pas, et, le couchant soudain en joue, il fit retentir ses oreilles, d'une voix terrible, la formule consacrée :

— La bourse ou la vie, seigneur !

Le jeune homme retourna la tête avec l'indifférence d'un voyageur qui s'attend depuis longtemps à une pareille question.

— La bourse ! répondit-il ; va la demander au dernier aubergiste de la vallée ; il ne me reste que la vie, et tu peux la prendre si tu veux ; je n'y tiens pas.

Il y avait une si profonde amertume dans l'accent qui accompagna ces paroles, que la position horizontale du fusil devint aussitôt perpendiculaire, et que le brigand, mu par l'instinct humain qui rapproche les gens qui ont souffert, s'avança vers le voyageur.

— Tu es donc malheureux ? lui dit-il ; veux-tu être un des nôtres ?

Dans ce moment, plusieurs autres bandits arrivèrent, et avec eux une femme d'une beauté admirable ; elle se précipita vers celui qui s'était aventuré le premier, comme pour s'assurer qu'il n'avait couru aucun péril.

— Je ne suis pas blessé, Marietta ; c'est un enfant sans armes, quelque élève

de l'école de peinture : ne vois-tu pas ce bout de crayon sur le bord du rocher ?

— Pas de quartier, dit un vieillard qui paraissait le chef de la bande, et dont l'aspect farouche annonçait une vie de brigandage ; pas de quartier ! Ces peintres sont autant d'espions qui viennent reproduire nos figures pour les signaler au gouvernement. Ils répandent nos traits dans les villes et dans les villages ; c'est au point que nous ne pouvons plus aller à l'église, de peur d'être reconnus ; ils m'ont fait manquer plusieurs fois la messe. Pas de quartier pour celui là !

— Mais reprit le premier brigand, celui-là a l'air désenchanté du monde ; et pour être monté jusqu'ici sans connaître les sentiers, il faut être un homme de résolution. Nous'avons perdu le pauvre Francesco qui était de son âge ; je viens de lui proposer de s'enrôler parmi nous.

— Merci de ton offre, répartit froidement le jeune homme ; mais je n'ai pas de goût pour ton métier.

— J'ai cru, répartit le brigand en fronçant le sourcil, que tu étais un véritable enfant de Naples et que tu fuyais la persécution de nos tyrans espagnols ?

— Oui, je suis un véritable enfant de Naples, s'écria le jeune homme, et je hais le vice-roi et les siens autant que tu peux les haïr. Lorsqu'il faudra les combattre et les chasser, je ne serai pas le dernier à jeter l'épée hors du fourreau ; mais je n'attaquerai jamais, sous prétexte des macheteurs publics, les gens inoffensifs, pour leur prendre leur or et leur argent.

— Fusillé, fusillé à l'instant ! reprit le vieux chef.

Le premier bandit se tut ; nulle voix ne s'éleva en faveur du jeune homme ; la femme seulement le regarda avec une curiosité bienveillante, mais elle n'osait parler en présence de ces maîtres impérieux.

— Je ne vous demande qu'une grâce, dit le jeune homme. C'est de me laisser voir, avant de mourir, la belle campagne qui doit se dérouler de ce côté ! Voilà que le soleil vient de se débarrasser d'un nuage, et que ses rayons d'or s'y répandent ; laissez-moi contempler le spectacle de la nature une dernière fois.

— Tu peux t'avancer jusqu'au bord de la roche, de ce côté, dit le vieux chef ; il n'y a pas moyen de fuir, et je te donne même le conseil de t'incliner sur le bord si la balle qui t'atteindra ne te tue pas immédiatement, la chute que tu feras ne peut manquer de t'achever. Tu ne souffriras pas, et cela nous épargnera la peine de recommencer.

— Eh bien, dit le jeune homme, je profiterai de la recommandation.

Il s'avança vers une petite plate-forme qui donnait sur une vallée immense où se déployait toute la magnificence du sol italien. Le premier bandit, en voyant ce sang-froid, tourna son fusil dans sa main, avec un geste de regret. Ses camarades s'apprêtèrent à faire feu.

— Ciel ! s'écria le jeune homme, ravi du tableau qui se déroulait sous ses yeux ; quelle merveilleuse richesse ! Vit-on jamais plus surprenant contraste ? Ici toutes les rigueurs de la nature, et là toutes ses voluptés ! On peut mourir après avoir vu cela ! Je te remercie, mon Dieu, de ce spectacle éniyant !

Et le jeune homme mit un genou en terre, dans sa religieuse admiration.

— Arrêtez ! s'écria le vieux ; il dit ses prières, respectons sa dévotion.

Le jeune homme ne se relevait pas.

— Quelles litanies récite-t-il donc ? reprit le vieillard en s'impatientant ; je m'en vais aller lui frapper sur l'épaule, pour l'avertir de finir son chapelet.

Il s'approcha du jeune homme, qui, son crayon à la main, dessinait sur son genou le paysage qu'il trouvait si beau, et faisait sortir du milieu d'épaisses broussailles, une hutte abandonnée, et jetée pittoresquement sur le versant d'un coteau.

Le vieux chef n'eut pas plutôt porté les yeux sur le travail du peintre, qu'il jeta à l'écart son fusil et jeta un cri de surprise et de satisfaction.

—Ma maison ! s'écria-t-il, ma vieille maison, celle où je suis né ! Pauvre toit dévasté par les soldats ; ruine qui bientôt ne sera plus rien, la voilà ! Oui, il l'a, ma foi, dénichée, parmi les ronces qui la surmontent et la dévorent !

— Ce devrait être une charmante habitation ? dit nonchalamment le jeune peintre.

— Oh ! si vous l'aviez vue, continua le vieillard, comme elle s'épanouissait au sein des roses qui fleurissaient autour deux fois l'an, de même que celle de Pœstum ! La porte, qui s'ouvrait au soleil levant, était ombragée de chèvrefeuille : qu'elle était souriante et belle ! Mon père y vécut en roi, jusqu'à l'heure où, pour avoir manqué de payer une des taxes odieuses qui oppriment le peuple ; des soldats espagnols et allemands vinrent tout piller, tout saccager chez nous. Mon père mourut en se défendant ; ma mère expira de douleur, et je m'enfuis dans les montagnes sans famille désormais ! J'ai voué ma haine aux hommes. Depuis ce temps, j'ai commis de terribles représailles ; j'ai endurci mon cœur ; j'ai brûlé bien des maisons ; j'ai vu couler des flots de sang ; je me suis vengé, mais je ne puis encore me retrouver en face de cette chaumière dégradée, sans éprouver un douloureux souvenir.

Le vieux chef, dont les yeux roulaient de grosses larmes, fixa de nouveau ses regards sur l'ouvrage du peintre. Quel fut son nouvel étonnement ! A la place d'une ruine, une cabane élégante, dont la porte était entourée de chèvrefeuille, et devant laquelle fleurissaient des roses, venait de s'animer sous le crayon rapide du peintre pendant que le vieillard s'abandonnait à ses souvenirs.

— C'est cela, dit-il avec effusion, c'est bien cela ! et il serra affectueusement la main du dessinateur. Le reste de la troupe, surpris de cette scène, accourut auprès d'eux ; l'artiste reçut des félicitations sur son talent.

— N'est-ce pas, mes amis, s'écria le jeune homme, flatté de leur suffrage, n'est-ce pas que la nature est là vivante, et qu'elle vient se peindre dans mon œil comme dans un miroir ? N'est-ce pas que je ne suis point fait pour devenir un prélat, un cardinal, mais que j'ai en moi le génie des grands artistes ! Mes parents m'ont envoyé chez les pères de la congrégation Semasca ; je ne m'en plains pas : j'y ai appris à lire les vieux poètes latins ; mais lorsque les pères ont voulu m'apprendre les lois de leur philosophie sophistique, à moi peintre, à moi poète, à moi musicien, j'ai dit à dieu à leurs sillogismes, à leurs disputes métaphisiques ; je me suis enfui loin d'eux. J'ai dix huit ans, le cœur plein d'enthousiasme et d'amour : je préfère la mort. la mort soudaine, à une vie d'ennui. J'ai parcouru les montagnes pour choisir un sommet duquel je pusse me précipiter un jour, si la fortune ne me sourit pas. Ma famille est indigente ; mon père, Antonio Romano, est un humble et laborieux artiste. Plût à Dieu qu'il m'eût permis de travailler à ses côtés ! Mais non ; on veut faire de moi un théologien. J'aime mieux courir les montagnes ; j'aime mieux m'exposer au canon de vos fusils.

Jeune homme, dit le brigand, ne crains plus rien : nous te prenons sous notre protection. J'ai été peintre aussi, moi, vois-tu, et si tu me vois mener le métier que je fais, si j'ai repoussé les pinceaux pour prendre la carabine, c'est que je suis épais de la fille de ce vieillard. Regarde cette femme, aux traits purs comme ceux des madones de Raphaël ; je l'aime de toutes les forces de mon âme ! Je me suis fait brigand pour la posséder. Vois-tu bien, enfant, je me serais fait bourreau !

— Elle est belle, en effet, à faire damner des saints, dit le jeune homme en levant ses grands yeux expressifs sur la compagne du brigand. Ce serait un portrait magnifique : je l'offre pour ma rançon.

Les yeux de la femme étincelèrent, et le vieux chef sourit en la regardant. Il n'avait conservé au cœur de fibre sensible que celle qui se rattachait à sa jeune fille

à sa vieille maison.

— J'accepte la proposition, répondit le brigand ; mais ce ne sera pas une rançon ; je couvrirai d'or ton esquisse, comme tes méindres coups de crayon le seront sans doute un jour. Je te prédis un brillant avenir.

Le jeune homme se mit immédiatement à l'ouvrage ; il rendit trait pour trait la superbe créature qui posa devant lui. Toute la troupe fut dans l'enchantement.

— Voici deux cents écus d'or, dit le brigand en mettant une bourse dans la main du peintre, quand le portrait fut achevé, cela te suffit-il ?

— Je le crois bien ! répondit le jeune homme en faisant un cri de joie : les misérables brocanteurs qui m'ont acheté mes premières ébauches ne m'ont pas habitué à ce prix. Il m'a fallu pénétrer dans les lieux les plus sauvages des Abruzzes pour rencontrer un encouragement ; et de qui ? et comment ? Je consacrerai toute ma vie à l'art, désormais ; je lui rendrai ce que je lui dois ; l'art a été mon sauveur, et dorénavant je signerai tous mes tableaux du nom de SALVATOR.

— Eh bien ! dit le brigand en considérant le portrait de sa bien-aimée, les siècles répéteront le nom de Salvator Rosa.

HIPPOLYTE LUCAS.

Fin.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 11 MAI, 1844.

Depuis quinze jours nous nous sommes trouvés nous et notre imprimerie pour ainsi dire entre deux maisons dans la rue, ayant dû abandonner notre ancien local au premier Mai, grand jour des déménagements, tandis que nous n'avons pu occuper le nouveau avant aujourd'hui à cause des réparations et changements qu'il a fallu y faire pour l'adapter à sa nouvelle destination. C'est ce qui a fait que nous avons dû interrompre aussi long-tems la publication de notre journal. Nos lecteurs ont perdu peu de chose ; car nul évènement politique nouveau durant cet intervalle n'aurait pu donner matière à critique. Jamais gouvernement depuis que cette vilaine mécanique est inventée, n'a donné moins de prise aux frondeurs. Il ne fait rien, ne dit rien et peut-être ne pense rien. Le malin y userait ses cornes et ses griffes ; il n'y a rien à redire à pareille diplomatie ; autant vaudrait chercher les fautes de style ou d'orthographe dans un livre de papier blanc. Pourtant nous ne voulons pas insinuer que notre gouvernement soit blanc ; au contraire ; à l'exception pourtant des cheveux du vénérable premier ministre et du cahier vierge où travaille Mr. Daly. . . . Mais tout cela n'a nulle affaire avec les déménagements successifs qu'a dû subir coup sur coup notre établissement, particularité qui lui a donné une certaine ressemblance avec l'administration du pays moins cette différence toujours que si celle-ci venait à brûler nous ne sommes pas certains que le public se cotiserait pour la rétablir ; si elle en doutait par hasard nous lui conseillerions d'en essayer, non pas, par exemple, sans s'être auparavant fait assurer. Mais il est fort mal de se vanter ainsi aux dépens d'autrui, surtout aux dépens de ce bon ministère provisoire qui abaisse ceux qui s'élèvent et exhausse les humbles, qui donne des emplois à qui n'en aurait jamais osé ambitionner.

Son Excellence le Gouverneur-général a jeté une grosse-sottise comme poire de consolation aux braves habitans de Kingston qui lui avaient envoyé une dépu-

tation pour lui représenter les maux incalculables que va leur causer la translation des bureaux publics. Il leur a dit que certainement s'il avait su que Messieurs les Montréalais seraient si revêches à l'article de l'élection et du gouvernement responsable il n'aurait jamais conseillé aux autorités métropolitaines de changer de capitale. Cela veut dire en termes assez clairs : " Vous, mes chers Kingstonniens, vous n'êtes point comme ces rebelles de Montréal qui tiennent comme de véritables entêtés qu'ils sont à leurs principes et qui ne cherchent pas le moins du monde à me flatter en se ployant un peu à mes vues au moment où par la présence au milieu d'eux des employés publics et par la mienne je vais faire pleuvoir sur eux le trésor provincial. Vous entendez mieux les affaires vous autres, vous savez lâcher un peu les cordons de votre conscience politique lorsqu'il s'agit d'emplir votre gousset !

Puis pour mettre le faite à ces ébouriffantes injures que les bons Kingstonniens ont prises pour des compliments, il termine en leur disant qu'il emploiera tout son crédit et son influence afin d'obtenir que la Maison des Fous reste au milieu d'eux. Sans doute que la députation ôta son chapeau et salua jusqu'à terre. Dieu ! que son Excellence devait souffrir de son cancer !

COMMENT ON GOUVERNAIT AUTREFOIS

ET

COMMENT ON GOUVERNE AUJOURD'HUI.

SCENE PERPETUELLE.

Si nos lecteurs ont une mémoire de quinze jours ils se rappellent que nous les avons laissés en compagnie de Son Excellence et de deux conseillers intimes ; aujourd'hui nous y ratournerons avec eux ; seulement la société sera plus nombreuse et plus respectable. En outre des acteurs précédents on y remarquera le ministre aux cheveux blancs de soixante-dix ans, au patriotisme de cinquante ans, le tout commençant à radoter.

Son Excellence a l'air morne ; ses pouces ne courent plus du tout ; un d'eux se fait gruger l'ongle et l'autre cache sa paresse dans la poche de veste de son propriétaire. Mr. Dominique ne fait pas même semblant d'écrire et l'Inutile a les yeux fixés au ciel en poète qui songe à son avenir. Le seul acteur éveillé de cette scène muette est le nez du vénérable patriote qui aspire bruyamment et trois fois par minute d'énormes prises de tabac.

C'est le vénérable qui comme de coutume, rompt le silence et entame la conversation ; avec beaucoup de peine les autres personnages peuvent y introduire quelques paroles.

Le *Vénérable*. Votre Excellence doit voir avec un certain plaisir que quittant les nombreuses affaires privées dont les soins réclament impérieusement ma présence, je me suis rendu immédiatement à ses désirs afin de venir puiser auprès d'elle les avis précieux dont j'ai besoin pour faire le bien du pays dans un moment aussi solennel. Je n'ai pas la présomption de ces turbulents, de ces presqu'imberbes ministres mes prédécesseurs qui prétendaient que le représentant de Sa Majesté ne peut agir sans l'avis de son conseil ; moi au contraire je suis prêt à déclarer que je ne voudrais point que le conseil agisse sans l'avis de Son Excellence. S'ils avaient étudié comme moi l'histoire romaine ils auraient pu se convaincre de la vérité de mes préceptes et avant d'agir comme ils l'ont fait ils au-

raient eu présent à l'esprit, le mot de ce général romain.... ah ! à propos de général romain il est de notre devoir de récompenser la noble conduite de notre adjudant général des milices le brave colonel Gugy, j'aimerais à reconnaître d'une manière éclatante les services signalés qu'il a rendus à notre cause durant l'élection de Montréal et pour ma part je serais disposé à y contribuer fortement, de toute mon influence ; à propos d'influence mes ennemis, c'est à dire non pas mes ennemis mais ceux de votre excellence prétendent que mon influence a reçu un échec fatal par le résultat de cette dernière élection ; il n'en est rien, messieurs ; laissez plutôt l'*Aurore* ce modèle des journaux canadiens et vous verrez que notre cause est plus belle que jamais. Loin de me plaindre de cette légère défaite, je m'écrierai avec un des grands hommes de la Grèce antique : ... l'ennemi nous a vaincus, soldats réjouissez vous ; il nous a montés à cor battre ! L'histoire foisonne de faits analogues, votre Excellence, et je pourrais en montrer mille qui nous démontreraient qu'une cause n'est jamais désespérée tant qu'elle a pour soi la justice, la pureté de conscience, l'argent et la force.

Le vénérable ouvre sa tabatière, Son Excellence en profite pour ouvrir la bouche.

Son Excellence. — Bonjour, mon cher monsieur Viger, je suis aise de vous revoir près de moi ; j'ai éprouvé de mortelles inquiétudes pour vous durant les fureurs politiques qui ont agité si terriblement votre ville. Dites-moi donc maintenant ce que nous allons faire ; j'attends avec impatience vos conseils.

Le Vénérable. — J'ai déjà eu l'honneur de dire à votre Excellence que je suis venu ici pour avoir les siens et non point pour lui en donner.

L'Inutile. — Je crois toute votre politique désespérée.

Dominique. — Si l'on me permettait d'avancer mon avis je dirais que je ne désespère point aussitôt. Il me semble qu'il est facile encore de former un ministère. Nous avons des places à donner ; il ne manquera pas de personnes pour les remplir ; pour ma part, je sais bien que lorsqu'il est question d'un bon salaire je ne me fais pas prier et me moque du qu'en dira-t-on.

L'Inutile. — Oui, mais le pays n'abonde pas d'hommes de votre trempe ; j'étais moins poli j'ajouterais : heureusement.

Dominique. — Il ne s'agit pas de moi maintenant, mais de notre politique, de la politique du ministère provisoire.

Son Excellence. — D'abord je regrette que dans la lutte qui a eu lieu vous ne voyez pas resté totalement à l'écart des partis.

L'Inutile. — Je considère que c'est une grande faute, un grand malheur de vous être réuni aux tories.

Le vénérable. — Moi ! grand dieu ! je ne me suis pas réuni à eux ; ce sont eux qui se sont réunis à moi. Moi je suis toujours le premier patriote du pays ; voilà plus de cinquante ans que je suis ce que je suis et je n'ai pas changé ; ce sont les tories qui se sont faits patriotes. Je ne pouvais pas empêcher cela.

Son Excellence. — Voilà un grand malheur et le pays pourrait bien être de nouveau plongé dans de violentes commotions qui nuiront à sa prospérité.

Dominique. — Il me semble qu'il ne s'agit pas beaucoup du pays dans toute cette affaire ; mais de nous, de nos places, de notre avenir ; le pays s'en tirera toujours bien, lui ; qu'il soit gouverné par les uns ou par les autres cela lui doit être égal ; l'un paie toujours les pots cassés et les pots qui les remplacent. La chose la plus importante actuellement est, ce me semble, de prouver que nous sommes dans le bon chemin et pour cela il faudrait profiter des leçons de feu lord Sydenham. Croez-vous que s'il eût vécu les gens du canal auraient été au service des partisans de Drummond ? Je suis sûr que non ; il eût gagné l'élection, après l'élection il eût gagné le parlement, et nous garderions nos places. Il ne s'amusa pas à faire l'éditeur de journal, à débiter au peuple toutes sortes de gali-viger ; par-

don, c'est cette Aurore qui m'a fourré ce mot à la bouche, je voulais dire du gal-mathias.

Le Vénérable.—Monsieur ! vous me récompensez mal de l'appui que je vous ai prêté !

L'Inutile.—Eh ! l'ingratitude est graine abondante sur la scène publique moi je connais un peuple qui se plaint amèrement de certains hommes qu'il a fait grands et qui l'oublent.

Le Vénérable.—L'histoire de l'époque de la renaissance nous fournit l'exemple d'un grand ministre qui disait : "Après avoir fait le bien et mis la main sur ma conscience, je ferme l'oreille aux mauvais propos et ne prends pour moi que les louanges." Voilà mon guide, entendez-vous, messieurs ; depuis plus de cinquante ans que je sers ma patrie, j'ai dû me durcir aux cris de l'envie.

Son Excellence.—Voici l'heure du dîner, la séance est levée ; j'espère qu'à la prochaine nous aviserons aux moyens de sauver le pays ; mûrissez chacun le système que vous recommanderiez et vous m'en ferez un rapport ; nous les discuterons tous et de l'ensemble de nos idées surgira sans doute celle qui doit nous mener à bien. Je sais que nous sommes tous inûs par de bonnes intentions, Dieu fera le reste. Bonjour mon cher monsieur Viger. (*Son Excellence sort.*)

Le Vénérable.— Quel homme ? Quel excellent homme !! Il ne méprise pas les canadiens, lui, comme ses prédécesseurs. J'espère que mon pays reviendra sur ses pas. Avec du tems et de la patience on vient à bout de tout. Qui aurait dit, il y a cinquante ans que le Canada aurait la constitution anglaise, et que je serais premier ministre ! Voilà pourtant ce que j'ai fait avec de la patience et du tems. Si Dieu me prêtait vie pendant encore seulement cinquante années j'en ferais bien d'autres. Mais, allons songer à notre pays. Allons écrire à l'Aurore que notre cause est plus belle que jamais ; je veux faire du bien à ma patrie en dépit d'elle ; son ingratitude ne me fera pas perdre mes cinquante ans de travaux.

(Dans notre prochain numéro on verra comment le pays doit être sauvé.)

Le gouvernement a fait expédier à Montréal ces jours derniers une énorme quantité de poudre, de balles, de fusées à la Congrève et des caisses remplies de baïonnettes. Cela a fait répandre une foule de bruits divers ; les uns croient que les autorités méditent un coup-d'état ou redoutent une nouvelle rébellion, ou bien que les difficultés au sujet du territoire de l'Orégon vont se trancher par les armes. Notre idée à nous est que le gouvernement provisoire prépare des élections générales.

Les journaux sérieux nous apprennent que sir Chs. Metcalfe a subi une douloureuse opération qui a parfaitement réussi et que le cancer qui l'empêchait de rire a été heureusement extirpé. Nous en sommes vraiment bien aise surtout si l'état des affaires du pays permet aussi à Son Excellence de se livrer à la joie.

Tout le monde connaît la pétition que trois cordonniers de Londres adressèrent au Parlement impérial et qui commençait par ces mots : *We the people of England.* "Nous le peuple d'Angleterre." La farce a été renouvelée en Canada par quelques exaltés toriens de cette ville qui ont envoyé au Gouverneur-Général une adresse qu'ils ont intitulée : *Nous les citoyens de Québec.* Les journaux loyaux font grand bruit de la réception de la députation ou plutôt du député porteur de la fameuse adresse. Son Excellence a invité à dîner le député. Son Excellence connaît son monde, avouons-le. Les signataires sont dans l'extase.

Parmi les papiers du duc d'Orléans, on a trouvé l'épée suivante qui lui avait été offerte par un poète de campagne. Nos lecteurs la trouveront sans doute plus piquante par la forme que par le fonds.

A

Toi

Prince,

Moi

Mince

Po-

ète,

J'o-

ffre cette

Lame mal dessinée en de modestes vers!

Daigne la recevoir, noble vainqueur d'Anvers!

D a b o r d l a

B e l g i q u e

C h e z e l l e a

V a i t v u t a

V e r t u p a

C i i f i q u e

C h a n g é e e n é

L a n t r è s - é

N e r g i q u e .

P u i s b i e n t ô t

L ' A f r i q u e

T ' a v u c h a u d

T e b a t t r e

C o m m e H e n

r i Q u a t r e .

T o n g r a n d

C o u r a g e

D ' a g e e n

A g e

P r o p a

g e r ' a

T o n

N o m .

CONDITIONS.

Ce Journal Imprimé et Publié par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE.

Paraît le **SAMEDI**. L'année ou le Vol. se compose de 48 numéros.—
Le Prix d'abonnement, est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestres de 16 nu-
méros, d'avance.

Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.— On insère
gratuitement tous les articles d'utilités et d'intérêt publics; ceux de nature purement person-
nelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.